

## Ciné-Bulles

### Savoir résister / *L'Illusionniste* de Sylvain Chomet, Grande-Bretagne—France, 2010, 80 min

Luc Laporte-Rainville

---

Volume 29, numéro 2, printemps 2011

URI : [id.erudit.org/iderudit/64348ac](http://id.erudit.org/iderudit/64348ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2011). Savoir résister / *L'Illusionniste* de Sylvain Chomet, Grande-Bretagne—France, 2010, 80 min. *Ciné-Bulles*, 29(2), 55-55.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



## L'illusionniste

de Sylvain Chomet

### Savoir résister

LUC LAPORTE-RAINVILLE

La tâche était colossale : adapter un scénario de feu Jacques Tati, cinéaste inimitable dans l'art de l'humour d'observation. Sylvain Chomet (**Les Triplettes de Belleville**) réussit pourtant son pari et donne, par l'entremise du cinéma d'animation, une seconde vie à l'univers tatieques — avec une mélancolie qui s'éloigne toutefois de l'ambiance carnavalesque de **Mon oncle** et de **Play Time**. Dernier rappel d'un maître du septième art qui fut jadis l'enfant chéri des cabarets.

Nous sommes à la fin des années 1950. La modernité chemine à une vitesse croissante dans les chaumières parisiennes. Le temps est au changement et la musique rock bouleverse les traditions qui perdurent dans le milieu des variétés. Contexte difficile pour un illusionniste — sorte de croisement entre Tati lui-même et son personnage cinématographique fétiche, Monsieur Hulot — aux tours de magie devenus surannés qui peine à dénicher du travail. L'homme part ainsi en quête d'un public. D'abord en Angleterre, puis en Écosse où il fait la rencontre d'une jeune fille prénommée Alice. Fascinée par le magicien, elle décide de l'accompagner jusqu'à Édimbourg. La vie des deux protagonistes ne s'en trouve que plus bouleversée.

Chomet nous avait déjà habitués, avec **Les Triplettes de Belleville**, à un monde avare de mots et empreint de nostalgie par son graphisme au charme démodé. Un peu comme si le travail de la ligne claire d'Hergé rencontrait celui, plus détaillé, d'Edgar P. Jacobs afin de recréer — non sans folie — le passé pittoresque de certains lieux. **L'illusionniste** prolonge cette démarche stylistique en illustrant cette fois les plus grandes tares de la modernité. À commencer par l'assujettissement des individus à la raison instrumentale : un monde de la productivité encouragée par l'obligation de consommer les objets les plus futiles.

Le personnage d'Alice est, à cet égard, tout indiqué. Sa fascination pour les objets de luxe est d'une telle force... L'illusionniste se résout même à prendre un emploi de garagiste afin de lui procurer tout ce qu'elle désire. Une façon pour Chomet de mettre en exergue le décalage entre poésie et capitalisme. L'art de l'émerveillement est peu viable économiquement. Mieux vaut trouver un emploi utilitaire afin de participer à la consommation effrénée de l'inutile. De l'objet ou du vêtement qui fera de nous un conformiste des standards industriels.

Mais le cinéaste ne s'arrête pas en si bon chemin. Il poursuit sa charge en faisant du magicien un publiciste obligé de boutiques

variées. Ses dons d'illusionniste deviennent un artifice supplémentaire pour attirer les gens dans les magasins. Les vitrines donnant sur la rue sont pour l'illusionniste un terrain de jeu capitaliste. Faire apparaître des objets n'est plus un acte merveilleux : c'est une façon insidieuse d'attirer une nouvelle clientèle. L'art vend des produits et devient lui-même marchandise. Constat d'une tristesse ineffable pour un artiste condamné à l'avilissement de ses dons.

Bref, c'est un Chomet plus noir que noir qu'on retrouve ici. Sans doute que le scénario de Tati y est pour quelque chose. Pourtant, ce dernier ne nous avait jamais habitués à tant de pessimisme. Un ton grave qui tranche avec l'ironie douce-amère de son cinéma. Cela n'est pas sans rappeler **The Imaginarium of Doctor Parnassus**, film dans lequel Terry Gilliam fustige l'absence d'émerveillement de notre triste époque. L'art est une évasion vers des lieux imaginaires, un espace réflexif chargé de remettre en question certaines réalités. Mais les bonzes actuels du néo-libéralisme ne l'entendent pas ainsi. Tout est marchandise. Tout doit être consommé et jeté. Reste seulement quelques trop rares plages de résistance — tel ce film — afin de perpétuer l'art comme manifestation intègre. Gageons que Hollywood fera tout pour les assimiler... ▀



Grande-Bretagne-France / 2010 / 80 min

**RÉAL., MUS. ET MONT.** Sylvain Chomet **SCÉN.** Sylvain Chomet, d'après un scénario de Jacques Tati **SON** Jean Goudier **PROD.** Bob Last et Sally Chomet **DIST.** Métropole Films